

# UNE TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE

## DE LA LETTRE D'ARISTÉE

(manuscrit français 19491 de la Bibliothèque Nationale)

L'abbé A. Pelletier, le plus récent traducteur de la *Lettre d'Aristée à Philocrate* (Paris 1962), n'a signalé qu'une traduction française du xvi<sup>e</sup> siècle intitulée *Histoire d'Aristée, de la translation de la loy de Moïse mise en français par Guillaume Paradin* et dont le titre complet est *Histoire de Aristée, ambassadeur du roi Ptolémée Philadelphie, de son voyage à Jérusalem pour le fait de la translation de la Loi sainte de Moïse*. Cette traduction, précédée de notices sur Ptolémée Philadelphie, sur Aristée «son proche parent et ami», sur Éléazar et sur Démétrius de Phalère, est considérée par l'abbé Pelletier comme n'ayant plus qu'un intérêt documentaire.

Mais jugera-t-on qu'il en est de même pour une traduction libre et incomplète, mais inédite, qui est contenue dans un petit manuscrit in-12° de 59 feuillets, provenant du fonds St Germain des Prés et cotée 19491 à la Bibliothèque Nationale? Le petit livre semble avoir appartenu à Maître Guillaume Canesat (?). Sur le dos de la reliure (très postérieure au xvi<sup>e</sup> siècle) on lit *Traité pour le pape, ce qui est saugrenu*. On lit sur la première page *Aristeas à son frère Philocrates. Les soixante-douze interprètes*, mais le titre de la page de garde est *Le livre de Aristeas qu'il escrit à son frère Philocrates. Des soixante et douze interprètes de la loi Hébraïcque qu'on appelle vulgairement les septante interprètes*. L'explicit du 59<sup>e</sup> feuillet v<sup>o</sup> est *Fin du livre de Aristeas des soixante et douze interprètes de la loi Hébraïcque*.

Je publie cette traduction intégralement, mais en modernisant l'orthographe pour la commodité du lecteur. On notera que le traducteur a négligé de traduire ce qui correspond aux paragraphes [51] à [120] dans le texte, c'est-à-dire ce qui se rapporte aux présents du roi ([51]-[82]) et à la description de Jérusalem et des environs ([83]-[120]), contrairement à Paradin. En dehors de cela il n'y a que des lacunes insignifiantes d'une partie de mot ou d'un mot, faciles à combler, une de deux ou trois mots dans [1] et une autre dans [242] qui sont plus difficiles à pallier.

Mais il est temps de laisser parole à l'ingénieux traducteur qui me semble, malgré quelques erreurs, avoir bien compris son texte et, malgré quelques locutions vulgaires, l'avoir «translaté» avec un rare bonheur d'expression.

## &lt;Introduction&gt;

- [1] Pour ce, mon frère, que vous avez toujours fait grande estime de la connaissance d'une chacune chose et que fort vous aimez à apprendre, j'ai proposé vous écrire une chose excellente et qui vaut bien être connue, laquelle est advenue nous étant en la maison d'Éléazar le grand prêtre des Juifs. Mais, afin que vous entendiez plus aisément ceci, je mettrai peine de <vous> déclarer premièrement les causes pour <lesquelles> nous fûmes là envoyés, puis le <voyage, au> plus près de la vérité, tant pour ce que la cho<se> le vaut que pour le désir qu'avez imprimé en votre esprit d'avoir connaissance de tout<es> choses, car cela est <en> l'homme fort estim<able>
- [2] d'apprendre quelque chose ou par les histoires ou par ce qui se fait et, par ce moyen, l'entendement étant encore rude et comme enfantif est grandement paré quand du commencement il vient à assembler les plus belles choses et de plus grande valeur suivant Dieu et raison règlement sans faillir.
- [3] A cette cause comme je cherchais de grande affection la connaissance des choses divines et que la loi de Dieu ne pouvait être connue sans interprète qui la fît entendre, j'ai bien voulu, pour recouvrer la translation d'icelle, prendre la charge — et de bon gré — de faire le passage et légation vers un tel personnage qui, pour sa bonté et honneur, est en fort grande réputation envers ceux de son pays et tous étrangers et qui porte grand honneur et profit non seulement à ceux avec lesquels il fréquente mais aussi aux autres quelque part où ils soient, car la loi de Dieu est par devers eux mise en peaux de parchemin et écrite en lettres hébraïques.
- [4] Or ai-je fait ceci bien volontiers, ayant pris du roi l'occasion de parler pour les Juifs étant en captivité, lesquels furent premièrement amenés en Égypte par le père de celui-ci, qui gagna leur ville et pays. Mais, puisque nous sommes tombés sur le propos, j'ai estimé que c'était chose digne de la vous faire savoir, afin que par cela vous en puissiez mieux avoir la connais-
- [5] sance, car j'estime que vous aimez plus cher entendre et vous adonner au divin service que d'enquérir et chercher les constitutions humaines ores qu'elles soient bonnes et saintes. Aussi avez-vous bien montré l'affe<ction> que vous avez quand vous êtes venu de l'île jusques à nous non pour autre chose sinon de conquérir sur le lieu tout ce qui pourrait orner votre esprit, quelque
- [6] part que ce fût, car je vous ai premièrement écrit les choses qui m'ont semblé dignes de raconter de la race et nation des Juifs, ainsi que je l'ai entendu
- [7] et appris des plus savants Egyptiens, gens de grande prudence, afin que j'aiddasse à augmenter en ce que pourrais votre savoir, car il faut reconnaître et rendre les plaisirs reçus, principalement à ceux de sa sorte, encore plus amplement à vous, qui savez que c'est de vertu et qui, non seulement pour la race montrez bien avoir les conditions de frère, mais aussi vous suivez
- [8] et pourchassez l'honneur et ce qui est beau d'aussi bon aveu que moi. Aussi la grâce et beauté de l'or et l'appareil des choses plus précieuses pour une vaine gloire ne nous apportent point tel fruit que nous le recevons par le don du savoir et par considérer les choses. Mais, de peur qu'on ne pense

que je voulusse faire long préambule par une manière de montre, je retourne à mon propos.

<Le projet du bibliothécaire>

- [9] Démétrius Phaléréen étant maître de la librairie du roi mettait toute peine d'amasser force livres de tous les endroits du monde tant qu'il lui était possible par le moyen qu'il commettait gens çà et là aux lieux propices à cela pour acheter et copier les livres et fit tant par sa diligence qu'au mieux
- [10] qu'il eût pu faire il mit à chef l'entreprise du roi. Car ainsi qu'on lui demandait, moi présent, combien de milliers de livres il avait amassés, il répondit : « Sire, il y en a déjà de serrés en votre librairie plus de deux cent mille et, avant qu'il soit longtemps, je ferai que le nombre passe la somme de plus de cinq cent mille. Outre ce, on m'a dit que les lois des Juifs valent bien d'être transcrites et être mises dedans votre librairie. « Quel em-
- [11] pêchement y a-t-il, dit-il, que tu ne le fais ? N'as-tu pas à ton commandement tout ce qu'il faut pour ce faire ? » Quand Démétrius lui eut répondu qu'il était besoin de truchement pour les entendre pour tant que les Juifs usent de formes de lettres propres à leur langue ainsi que les Égyptiens disposent leurs lettres selon leur parler, car ceux-là se trompent fort qui pensent que les Juifs parlent la langue de Syrie, attendu qu'ils ont bien autre manière de parler. Sur ces propos le roi lui dit qu'il en écrirait au pontife des Juifs afin de faire le tout dépêcher.

<La libération des esclaves juifs>

- [12] Alors il me sembla que le temps et l'occasion étaient venus de délivrer ceux que le père du roi avait fait emmener de Judée, pour laquelle chose j'en avais souvent requis Sosibius le Tarentin et André, capitaine de la garde du corps, car le susdit, accompagné du dit André, menant l'armée par la basse Syrie dite Coelé-Syrie et Phénicie, soumit tout à son obéissance, prenant et emmenant les uns pour les détenir comme esclaves ès-colonies, les autres pour les butiner, et dégâtant tout par frayeur, de sorte qu'il emmena bien cent mille prisonniers de Judée en Égypte, du nombre desquels il en
- [13] arma bien trente mille gens d'élite qu'il ordonna pour la garde du pays. Auparavant il y en avait encore d'autres qui étaient venus avec le Perse, et autres envoyés avec Psammeticus à l'encontre du roi des Éthiopiens, mais ce n'était point en telle multitude que Ptolémée Lagus en emmena
- [14] lui tout seul, car lui, comme j'ai dit, choisissant ceux qui étaient de l'âge et de la force pour être gentils compagnons, il leur bailla armes. Et le menu peuple, les jeunes enfants, les vieux et les femmes, il les consigna aux colonies, faisant ceci à l'intention que, si ses gens d'armes voulaient faire des fols, lui étant aux affaires de guerre, il refrénât par le moyen de ceux-ci leur orgueil.
- Moi donc, qui cherchais aucun moyen de remettre ces gens-ci en leur liberté ainsi que j'ai déjà dit, prenant cette opportunité, je vins à parler au roi en cette sorte :

- [15] « Ce n'est pas chose étrange, Sire, s'il advient qu'un personnage se trouve pris de son fait même, car, vu et considéré que les Juifs n'ont tous qu'une loi, laquelle nous désirons non seulement copier, mais aussi tourner en notre langue, comment pourrons-nous envoyer par devers eux puisqu'il y en a si grande quantité d'entre eux devenus captifs en votre royaume? Mais bien un gentil cœur et riche, après qu'il aurait délivré ceux qui sont détenus en cette peine, demanderait à cette heure leur loi, en regard à cela que Dieu donne le bonheur à votre empire, lequel leur a baillé la loi de laquelle nous nous soucions tant. Car eux, ils servent le Dieu qui a tout fait et créé ainsi
- [16] que tous les autres hommes, mais nous, en lui baillant un autre nom, nous l'appelons Zeus ainsi que nos ancêtres assez sagement lui ont baillé la signification pour ce que toutes choses qui sont en être sont faites et ont été de par lui, lequel ils ont opinion qu'il conduit et gouverne tout, et bien que tous hommes lui soient sujets, toutefois lui étant ainsi resplendissant d'une excellence de courage, il ne refuse point les vœux et requêtes qu'on lui fait.
- [17] Aussi devons-nous de cœur prier Dieu qu'il dresse notre volonté et courage à maintenir la liberté de tous, car, comme ainsi soit que le genre humain soit de la façon et ouvrage de Dieu et que de par lui il prenne maintenant une vicissitude et changement, maintenant une autre, à cette cause, bien souvent et en plusieurs sortes, nous prions le dominateur des cœurs qu'il mette à exécution ce que lui requérons».
- [18] A raison de ces propos, j'avais conçu en moi une grande espérance de mettre à fin l'entreprise, vu aussi que Dieu donne faveur et aide à ceux qui lui demandent choses bonnes et raisonnables, car ce qui tend à fin d'une bonne œuvre et juste, si les gens y <sup>(1)</sup> tâchent à le faire saintement, le Seigneur qui domine sur toutes choses adresse leur œuvre et intention.
- [19] Donc le roi, s'exclamant un petit avec un bon visage : « Combien penses-tu, dit-il, qu'ils sont de milliers » ? André, qui là était, répondit : « Plus de cent mille ». A cette heure là le roi dit : « C'est peu de chose que nous demande Aristéas ». Sosibius et aucuns autres qui étaient présents lui commencèrent à dire : « Sire, vous ferez chose digne de votre majesté si vous offrez à Dieu pour présent la liberté de ces gens-ci en lui rendant grâces car, puisque vous avez reçu de celui qui domine sur tous tant d'honneur et qu'il vous a élevé plus que vos ancêtres, il est bien raisonnable que vous lui rendiez plus de grâces ».
- [20] Alors le roi, étant tout joyeux à cause du festin, commanda qu'on les cherchât tous et qu'on les rachetât de vingt drachmes pour tête, usant en cet endroit de promptitude bonne et légère, car Dieu mettait à fin nos souhaits et le poussait à remettre en liberté non seulement ceux que l'armée de son père avait emmenés mais aussi tous les autres qui étaient venus en son royaume en quelque sorte que ce fût, et monta bien le prix et somme de ceux qui furent rachetés à plus de quatre cent talents.

---

(1) manuscrit *qui*.

- [21] Or vous ai-je bien voulu envoyer la copie de l'ordonnance afin que plus à plein vous voyiez la grandeur de la chose et la débonnaireté du roi, comment Dieu le poussa à donner sauveté à plusieurs.
- [22] Édit pour la délivrance des Juifs :  
 Nous commandons que tous ceux qui avec mon père faisant la guerre sont entrés au pays de Syrie, de Phénicie et de Judée et en ont amené des prisonniers qu'ils tiennent esclaves aux champs ou aux villes ou à autre chose faire, qu'ils aient à les délivrer et remettre en liberté et pareillement que à tous Juifs qui auparavant ou après, en quelque sorte que ce soit, ont été emmenés, on leur rende leur liberté. Pour le prix desquels ils recevront sur le champ vingt drachmes par tête, lesquelles les gens de guerre prendront en distribution et paiement de vivres, les autres par les mains de nos trésoriers,
- [23] car nous estimons que ces gens-ci furent enlevés et faits prisonniers sans que mon père l'entendît et contre tout droit et raison et outre, que le dégât du pays et que ces gens furent emmenés en Égypte, cela se fit par la témérité des gens d'armes car il avait assez de commodités par les gens de guerre du pays puisque toute la contrée lui rendait obéissance.
- [24] Nous, donc, avisant à faire raison et justice à tous, principalement à ceux qu'on tient à tort en sujétion et préférant l'honneur de Dieu à toutes choses, nous ordonnons que, tout autant qu'il y a de personnes juives détenues et esclaves où qu'elles soient et en quelque sorte qu'elles aient été amenées en notre royaume, qu'elles soient remises en liberté. Davantage, afin que nul n'ait déplaisir ou dommage, nous commandons que, dedans trois jours après la publication de ces présentes, tous aient à apporter incontinent par devers nous un billet contenant à la vérité combien de personnes il aura remis en liberté, car ainsi nous plaît-il être fait pour le bien de nous et de notre
- [25] royaume. Et s'il y a aucun à ce contrevenant, que ses biens soient confisqués ; quiconque en accusera aucun, nous commandons qu'il révèle l'avis et opinion d'un chacun.
- [26] Après que l'édit eut été couché par écrit, on le montra au roi pour voir s'il était à sa volonté. Et comme tout le reste y fut fors ces mots « et ceux qui auparavant et ceux qui depuis étaient venus au royaume », le roi, pour plus grande magnificence, les fit ajouter et incontinent le roi fit apporter en un monceau l'argent et distribuer à ses serviteurs et paysans. Cette
- [27] distribution fut dépêchée en sept jours et paya l'on pourtant des milliers, plus de six-cent soixante talents, car il fut délivré un grand nombre d'enfants avec les mères et pour un chacun furent payées comptant vingt drachmes par tête suivant le commandement du roi qui, bien volontiers et à grand plaisir, fit dépêcher cette somme.

*<Le rapport du bibliothécaire>*

- [28] Ces choses faites, le roi donne charge à Démétrius de lui bailler par requête le compte des <dé>livrés hébraïques car c'est la mode de ces rois-ci de dépêcher toutes choses par ordonnances, de sorte que rien ne se fait, tant

petit soit-il, sans rescrit pour la magnificence et pour plus grande sûreté. Par quoi, ainsi que vous le voyez à l'œil, j'ai copié et traduit la requête et les lettres, car on peut voir par les tableaux, le grand nombre des délivrés selon la différence de leurs habits et métiers. Voici le double de la requête que Démétrius présenta au roi.

La requête de Démétrius.

- [29] Comme il soit ainsi, Sire, que vous eussiez délibéré de faire chercher livres de toutes parts qui peuvent servir à emploi et orner votre librairie, je vous avise qu'en ayant fait diligente inquisition, j'ai trouvé qu'il s'en faillait le livre de la loi des Juifs et quelque peu d'autres.
- [30] Laquelle loi est écrite en lettre et langage hébraïques, à cause de quoi et qu'elle n'est entendue que par ceux de la nation, elle n'a pu encore venir entre
- [31] nos mains. Mais elle vaut bien qu'elle soit aussi entre vos autres livres tant pour la sagesse qui est dedans que pour la hautesse qui est divine. Et pour cette raison, il est fait souvent mention de ces livres-ci aux poètes et historiens, parce que cette loi sert grandement à dresser les mœurs et forme de vivre et instituer les républiques pour l'excellence des gens et la révérence des choses qui y sont décrites, ainsi que dit Hecateus Abdérite.
- [32] Par quoi, Sire, s'il nous semble bon que lettres soient dépêchées par devers le pontife en Jérusalem, qu'il nous envoie de chacune lignée six personnes, gens bien morigénés et vénérables et fort savants et entendus en l'intelligence de la loi, à cette fin qu'après que plusieurs auront employé tout leur entendement à l'interpréter, qu'ils tirent et élisent ce qui sera consonant et propre et mettent à exécution une chose digne de telle entreprise et de votre bon plaisir. Dieu vous maintienne en prospérité et bonne santé.
- [33] Le roi, après avoir reçu la requête, il dépêche lettres à Éléazar sur ceci par lesquelles il lui faisait entendre la délivrance des captifs. Davantage, il lui envoya pour l'honneur des prêtres de grandes coupes, des phiales, une table d'or et des libaments de prix et valeur de cinquante talents d'or et de soixante-dix d'argent et force pierreries de grand prix ; outre ce, il commanda à ses financiers et maîtres des œuvres de fournir tout ce qu'il faut à l'ouvrage et cent talents à faire sacrifices et autres usages.

<Les lettres de Ptolémée et Éléazar>

- [34] Mais, afin que mieux entendiez tout cet appareil, je mettrai-ci la copie des lettres du roi dont la teneur s'ensuit.
- [35] Ptolémée roi d'Égypte à Éléazar souverain prêtre des Juifs, salut. Comme plusieurs Juifs fussent demeurant en nos pays, lesquels avaient été emmenés de Jérusalem du temps que les Perses tenaient l'empire et qui, étant captifs, étaient venus avec mon père en Égypte, desquels il en avait ordonné un bon
- [36] nombre à l'état de guerre en l'ordonnance de ses gens d'armes pour en mettre les plus féaux aux garnisons afin de réprimer par leur moyen et aide les Égyptiens qui voudraient faire des fols et mutins, nous, après avoir reçu la couronne, voulant montrer notre débonnairété et le bon vouloir que nous por-

- tons à tous et principalement à ceux de votre pays, nous en avons remis de
- [37] grâce en liberté plus de cent mille, ayant premièrement rendu à leurs maîtres raisonnable prix pour chacun d'eux, car nous mettons notre étude à ordonner et disposer par bonne manière ce qui par la violence des guerres et force d'armes a été détourné de raison et équité, estimant bien faire si nous présentons ce don au grand Dieu en reconnaissance de ses grâces, lequel par paix et gloire insigne a rendu notre nom célèbre et redouté par tout le monde. A cette cause, les autres qui servent pour esclaves en l'ost, nous les avons faits compagnons du rang de gens d'armes et ceux que nous avons estimés dignes qu'on se fie en eux, nous leur avons donné état et charge en notre cour.
- [38] Mais pour le désir que nous avons encore de faire plaisir et à ceux-ci et à tous autres Juifs qui sont épars parmi le monde, nous avons ordonné de translater en langue grecque votre loi qui est écrite en lettres hébraïques, afin qu'elle soit mise en notre librairie avec nos autres livres. Par quoi vous
- [39] ferez bien et chose digne de notre vouloir et affection si de chacune tribu vous choisissez six personnes bien instruites et approuvées quant au savoir de la loi qui la puissent bien interpréter, car pour ce qu'il est requis d'y penser diligemment et de près pour la bien interpréter on pourra fixer et prendre la vérité par la considération et avis de la plupart. Aussi estimons nous bien acquérir grande gloire d'un si grand œuvre quand il sera parfait.
- [40] Pour ces causes donc, nous envoyons André, capitaine de nos gardes, et Aristéas, gens d'honneur et fort estimés en ma cour, pour offrir un présent de cent talents d'argent à faire sacrifices et autres usages. Au demeurant vous nous ferez plaisir de nous récrire s'il y a autre chose dont ayez affaire, afin que nous dépêchions incontinent ce que connaissons vous être à désir.
- [41] Ces lettres reçues, Éléazar rendit réponse en telles ou semblables paroles. Éléazar pontife au roi Ptolémée notre ami très redouté — Salut. Si vous et la reine Arsinoé, si votre sœur et vos enfants, faites tous bonne chère, il va très bien et selon mon désir — Quand est de moi, je me porte bien.
- [42] Nous avons été fort réjouis de vos lettres tant pour votre délibération et conseil qu'avez pris que pour la singulière affection que nous portez, vous avisant qu'après les avoir reçues, ayant fait assemblée du peuple, nous leur avons amplement remontré votre bon vouloir envers nous, afin qu'ils entendissent la dévotion qu'avez à notre Dieu et les oblations qu'avez envoyées, leur faisant montre des vingt phiales d'or et trente d'argent avec cinq grandes coupes et la table de proposition et outre ce cent talents d'argent pour l'appareil des sacrifices et autres choses nécessaires au service de Dieu, lesquels
- [43] présents ont été offerts par André l'un des grands seigneurs de votre cour et Aristéas, gens notables en beauté et bonnes mœurs et excellents en savoir et qui par votre instruction et justice méritent tout bien, lesquels nous ont amplement exposé votre volonté et affection ainsi qu'il était contenu en vos lettres. Par quoi nous mettons à exécution votre désir combien que ce soit chose mal aisée, qui est un grand signe d'amitié et d'amour, pour ce qu'avez
- [44] fait un bien inestimable à ceux de notre pays.

[45] A cette cause nous avons incontinent offert un sacrifice de louange à l'intention de vous, de votre sœur, de vos enfants et de vos amis et tout le populaire a prié Dieu que bien vous soit et qu'en toutes choses il conduise [46] votre volonté et que le Seigneur Dieu tout-puissant tienne votre royaume en prospérité, en paix et en gloire. Or à cette fin que la translation de la Loi sacrée vous puisse tourner à profit et tranquillité, nous avons élu de tous, car tous y étaient présents, gens de bien et vénérables, six de chacune tribu, lesquels nous vous envoyons avec la Loi. Vous nous ferez ce bien, roi très juste, de nous renvoyer les dits personnages après que l'interprétation des livres sera achevée. Adieu.

Voilà la réponse qui fut rendue aux lettres du roi.

S'ensuivent les noms des personnages qui y allèrent de chaque tribu.

[47] de la première tribu Joseph, Ezéchias, Zacharias, Jehan, Ezéchias, Elisée, de la seconde tribu Judas, Simon, Samuel, Adéc, Mathias, Eschémiás, de la troisième tribu Néhémias, Joseph, Théodose, Basias, Ornias, Daces, [48] de la quatrième tribu Jonathas, Auxée, Elisée, Ananias, Chabrias, Sachus, de la cinquième tribu Isaac, Jacob, Jésus, Sabbatée, Simon, Lévi, de la sixième tribu Judas, Joseph, Simon, Zacharias, Samuel, Sélémiás, [49] de la septième tribu Sabbatée, Jason, Jésus, Théodore, Jehan, Jonathas, de la huitième tribu Théodose, Jason, Jésus, Théodote, Jehan, Jonathas, de la neuvième tribu Théophile, Abraham, Arsam, Jason, Endémias, Daniel, [50] de la dixième tribu Jérémie, Eléazar, Zacharias, Banéas, Elisée, Dathée, de l'onzième tribu Samuel, Joseph, Judas, Jonathas, Caleb, Désithée, de la douzième tribu Isael, Jehan, Théodore, Arsamène, Abiétas, Ezéchiel, en somme soixante et douze.

<Les adieux d'Éléazar aux traducteurs>

[121] Ainsi donc furent choisis ces gens-ci fort hommes de bien et en savoir excellents, tous sortis de bonne race, lesquels n'étaient pas seulement exquis en savoir des lettres hébraïques, mais aussi avaient appris et accoutumé par [122] grande étude la langue grecque. Pour cette raison ils étaient toujours les plus propres et les plus prêts à faire ambassades et, quand il en est besoin, ils ont encore cette charge, car ce sont gens d'une merveilleuse facilité, font harangues et répondent aux questions qu'on leur fait de la Loi, fort prompts à parler et juger des choses et qui ne tiennent rien de barbare, mais par une douceur de mœurs plaisante suivent une vie et un état médiocre, qui est chose très belle, tâchant surmonter les autres en ce seul point de les surpasser en prudence et doctrine car c'est leur étude, c'est ce qu'ils cherchent et en quoi ils emploient tout leur pouvoir et savoir qu'entre leurs pareils étant gracieux, à ouïr et répondre ils surpassent l'un l'autre. Or, comme ainsi que chacun d'eux par sa [123] vertu soit estimé digne de gouverner et seigneurier au pays, il est bon d'entendre la grande affection et obéissance qu'ils portent à Eléazar et aussi de lui combien il les aime et chérit car, afin que je laisse à raconter les lettres qu'il envoya au roi pour leur retour, avec grandes prières il recommanda

ces gens-ci à André que nous leur fassions le plus de plaisir qu'il nous serait possible. Et quand nous lui fîmes réponse que nous avions tout en grande recommandation et partant qu'il ne s'en fâchât l'esprit « Si est-ce, dit-il, que j'en prends grand ennui et fâcherie en mon cœur, car je sais que le roi est curieux et amateur de gens de bien et quel soin il met à recouvrer gens de grand savoir et entendus, de sorte qu'il laisse tout pour envoyer en tous lieux s'il a entendu qu'il y ait quelque personnage excellent et singulier en quelque science ou état, car j'ai ouï-dire qu'il dit coutumièrement et à bonne raison que c'est la défense et la force de son royaume d'avoir à l'entour de soi force gens de bien et d'équité qui puissent donner aide à leurs amis en toutes aventures, ce que j'aperçois en ceux qui sont ici envoyés de par lui ». En après il fit un grand serment qu'il n'envoyait point ces gens-ci pour son affaire particulière ores qu'il en eût nécessité, mais que, pour le bien public pour lequel il ne se voulait en rien épargner, qu'il n'osait rien refuser, car combien que la règle de bien vivre consiste à garder les commandements, toutefois on y parvient beaucoup mieux par la connaissance des choses qu'on ne l'acquiert par simplicité.

A telles et plusieurs autres semblables paroles on connut manifestement quelle affection il portait à telles gens.

<Apologie de la loi par Eléazar>

[128] Je veux ainsi dire en deux mots ce que répondit Eléazar aux questions que lui fîmes car pour ce qu'en la Loi il y a grande difficulté de l'observation du boire et du manger et des bêtes qu'on tient pour immondes, à cette cause nous lui demandâmes, puisque toutes choses sont ainsi en leur être par la création, comment se fait cela qu'on en rejette aucunes comme ordes à manger et toucher ce qui est fort enchargé en la Loi et certes assez mal en ceci.

[130] Il répond : « Ne voyez-vous point quelle puissance a l'accoutumance à bien vivre et quels changements des choses elle fait et comment ceux qui conversent avec les mauvais se gâtent aisément, se laissant aller, et viennent à être méchants toute leur vie ? D'autre part ceux qui hantent les sages et bien avisés, de fols et ignorants qu'ils étaient, se trouvent à bien et mènent bonne et heureuse vie. Notre législateur donc, prenant garde à ceci et dressant toutes choses à piété et à justice, il a enseigné une chacune chose non seulement par parole, mais aussi remontrant par exemples il a défendu les choses mauvaises, nous donnant à connaître à quelle intention chacune chose a été créée de Dieu. Tout premièrement il démontre comment est Dieu seul par la puissance duquel toutes choses sont en leur état et sont gouvernées, lui étant partout et en tous endroits sans lequel rien n'a pu être, tant soit petit, et à qui rien n'est caché de tout ce que les hommes font sur la terre en cachette mais qu'une chacune chose qu'aucun fasse soit à part soi ou contracte avec un autre lui est tout manifeste et devant les yeux et qu'il voit tout soit présent ou avenir. Donc lui mettant à cela toute son étude, il s'efforce princi-

palement à montrer que, s'il advient qu'aucun soit tiré à mal faire icelui ne  
 pense n'être point aperçu, et par toute la loi il ne tend à autre fin que de mon-  
 [134] trer la puissance de Dieu. Ainsi, dressant à ses choses son intention dès le  
 commencement, il donne bien à connaître que ceux-là qui estiment qu'il y  
 ait plusieurs dieux sont plus puissants que les dieux mêmes lesquels ils suivent  
 [135] par une sotie. Car quand ils ont fait quelques images soit de pierre ou de  
 bois, ils disent que ce sont là les semblances de ceux qui par leurs inventions  
 et moyens ont apporté quelque profit et aide pour vivre au monde ; devant  
 eux ils s'agenouillent et, comme transportés, élevant leurs esprits, ils les  
 [136] adorent. Et si aucun leur vient à demander que c'est que les autres ont ainsi  
 inventé, ne sachant bonnement que répondre, ils vous allègueront quelque  
 chose produite de nature comme aucune belle composition laquelle ils n'au-  
 [137] ront pas même faite, en quoi ils appert bien qu'ils sont menteurs et fols, car  
 de ce temps-ci il s'en trouve plusieurs de beaucoup plus savants, plus prompts  
 à inventer et mieux que n'ont pas été ces premiers-là ; ce néanmoins ils ne  
 les adorent pas comme dieux, combien que les plus sages d'entre les Grecs  
 [138] estiment que ceux qui font et rédigent telles choses par l'art méritent hon-  
 neur ; pourquoi ferai-je mention des Égyptiens et de leurs voisins qui sont  
 beaucoup plus sots que les autres, lesquels ont pris les uns des bêtes sauvages,  
 les autres plusieurs sortes de serpents et telles bêtes insensées pour les servir  
 et adorer et leur sacrifier, fussent vives ou mortes, des victimes. Donc ce  
 [139] sage législateur qui avait été baillé de Dieu pour l'enseignement et connais-  
 sance de tous, épluchant toutes et chacune chose, nous a enclos et environnés  
 d'un rempart qui ne se peut forcer et d'une muraille de fer, afin que nous étant  
 purs et nets de corps et de pensée, nous n'ensuivissions aucuns gentils ou païens  
 et que, rejetant les folles opinions, nous servissions à Dieu seul lequel est par  
 [140] dessus toutes créatures. Et pourtant les prêtres des Égyptiens, le peuple et les  
 princes, nonobstant qu'ils faillent en beaucoup de points, si est-ce qu'en aucuns  
 ils s'accordent avec nous. Ils nous appellent gens de Dieu pour ce qu'ils  
 n'advient pas ainsi aux autres d'être serviteurs de Dieu selon la brave vérité,  
 mais comme gens adonné à boire et à manger et à l'ombre ils prennent  
 [141] tout le plaisir de leur ventre, de quoi nul de nous ne se soucie, mais plutôt nous  
 employons toute notre vie en la seule connaissance de la vérité divine de  
 [142] peur que ne soyons souillés d'aucune chose ou que par la fréquentation  
 des folâtres nous ne tombions en quelque faute. Il nous a de tous côtés munis  
 [143] de netteté et pureté tant de boire et manger que du toucher, ouïr et voir,  
 car rapportant une chacune chose à la raison naturelle et physique comment  
 toutes choses sont en être par une seule présence, ainsi par grand sens et avis  
 il ordonne en chacune chose que c'est dont nous devons user et de quoi nous  
 [144] nous devons abstenir, car touchant les volailles, il nous a baillé pour manger  
 [145] celles qui sont privées et séparées des autres par pureté, lesquelles vivent de  
 blé et d'autres semences, comme sont les pigeons, tourterelles, paons, per-  
 [146] drix, oies et autres semblables. Quant aux oiseaux qu'il a défendus, vous  
 trouverez qu'ils sont sauvages et cruels, vivant de chair, lesquels par leur

- orgueil et rapacité usant de force contre les autres oiseaux ne cherchent à manger qu'en leur faisant tort et dommage, principalement à ceux qui sont doux et privés, et ne se jettent pas seulement sur les oiseaux, mais ils ravissent agneaux et chevreaux même aux gens, soit morts ou encore vivants. Ils
- [147] leur font déplaisir. Par quoi le législateur donnant l'exemple et similitude par ces oiseaux-ci, il les a appelés immondes, parce qu'il voulait que toutes choses se rapportassent et dressassent à la considération d'une pureté d'esprit, à cette fin que chacun étant admonesté par exemples ordinaires de tous
- [148] les jours entendît qu'il se fallait gouverner par droit et justice et qu'il ne faut porter dommage à autrui par fierté ou ravissement, combien qu'on soit très fort et puissant pour pourchasser et passer sa vie, mais que plutôt il faut vivre tout ainsi que font les oiseaux susdits qui vivent doucement de semences et ne devons courir sus à nul de notre espèce, ne lui rien ôter, ni le fâcher, ainsi que font les bêtes dont il défend manger et enseigne qu'en rien ne doivent aller de violence ni se fier en la force ceux qui n'ont du tout faute de sens.
- [149] Vous entendez maintenant, dit-il, la cause pourquoi il nous défend d'user des bêtes susdites, à savoir par l'inclination qui est en chacune d'icelles. Or
- [150] avisez comment en toutes choses où nous nous accoutumons il a pris garde à corriger ou conformer nos mœurs, et conditions par ces bêtes brutes, car ce qu'il a commandé que nous mangions de ces bêtes à quatre pieds qui ont deux lèvres et le pied fourchu et parti, c'est un signe qu'il nous faut départir nos opérations à choses bonnes et droites ; faisant en cette sorte distinctions de toutes choses par ces signes, il nous a contraints de dresser notre affec-
- [151] tion à justice. Pour cette cause nous sommes aussi distingués et divisés des
- [152] autres nations afin que par hanter avec eux ne soyons gâtés de vices, car la plupart des nations païennes par se mettre les unes avec les autres se gâtent de grande impiété. Par ces choses-ci toutes les villes et provinces étant vilainement diffamées et gâtées ont enduré non seulement des bougerons, mais aussi, se souillant du sang des femmes en gésine, ne se peuvent encore abstenir de commettre inceste avec leurs filles, desquelles nations sommes fort élo-
- [153] gnés. Et là où est désigné l'endroit de la distinction, par là nous avons aussi avertissement d'un signe de souvenir, car partout où il est écrit « lesquels ont le pied fourché et parti », il y a davantage « et ruminant », dont nous
- [154] pouvons être évidemment admonestés que toutes ces choses se doivent référer à la souvenance de ce que nous faisons, car, par votre foi, que voudrait dire autre chose ce rangement sinon que, par une manière remettre continuellement en notre mémoire toute notre vie et nos actions, nous les discourrions et virions en notre esprit. Aussi estimons-nous que pour cette raison notre vie est sustentée par le manger afin que par cette ressemblance de ruminer nous venions à penser et considérer ce que nous faisons.
- [155] A cette cause, il est dit en l'Écriture : « Remets en mémoire et te souviens de Dieu qui a fait en toi choses grandes et merveillables » lesquelles choses si tu viens à considérer, elles semblent grandes et merveilleuses. Premièrement la composition des corps, le département du boire et manger, la proportion

d'un chacun membre avec une merveilleuse liaison. Mais encore te sem-  
 [156] blera tout ceci digne de plus grande admiration si tu considères quelles sont  
 les actions de l'esprit et ses mouvements invisibles, comment en chacune chose  
 se montre l'entendement bon et subtil dont est procédée l'invention de tant  
 d'arts et sciences qu'on les peut à grand peine nombrer. Par quoi à bon  
 [157] droit il a ordonné d'avoir souvenance comment toutes choses sont parfaites  
 par la puissance et opération divine et comment il a borné toutes choses par  
 temps et lieux, retirant notre mémoire à la contemplation de Dieu, celui qui  
 tout peut et tout fait. Car, afin de commencer par le boire et le manger,  
 [158] il a très bien ordonné de louer Dieu quand nous venons à nous mettre à table,  
 en laquelle il n'a permis de tenir propos d'aucune chose qui nous otât la  
 souvenance de Dieu. Et pareillement il a institué de mettre sur les portes et  
 huis devises telles qu'elles renouvellent en nos esprits un pensement de Dieu,  
 [159] car il a montré cela par un signe très apparent que nous devons référer notre  
 étude et vacation au souvenir d'équité et pureté et a commandé qu'en toutes  
 choses nous ayons devant les yeux la crainte de Dieu. Et soit que nous cou-  
 [160] chions ou levions, nous louons l'ouvrage et fabrique de Dieu, non seulement  
 de parole, mais aussi par vénération, considérant à part nous le continuel  
 mouvement de telles choses et combien est leur changement divin de sorte qu'on  
 [161] ne peut le comprendre. Ainsi est en peu de mots démontrée la façon et moyen  
 de départir et souvenir parce que nous avons ci-dessus dit des bêtes qui ont  
 le pied parti et ruminent, car il n'a rien mis qui ne serve à l'esprit, mais par  
 cette manière de parler il a le tout approprié à la vérité.

[162] Maintenant parlons des choses qu'on connaît au goût et à l'ouïe, car, par  
 une même similitude, il admoneste de ne trébucher à mal par faire ou par  
 ouïr ou par dire, se fiant en son beau parler, ce qu'on peut voir par con-  
 [163] templer ces bêtes, car les belettes, les rats et autres bestelettes semblables  
 qu'il a défendu de toucher sont de très mauvaises conditions, car les rats  
 [164] souillent et gâtent tout et ne sont aux gens ni bons à manger ni profitables à  
 autre chose faire. Quant à la belette, elle est d'une nature autre que les  
 [165] autres, et, outre qu'elle est orde pour tout gâter, elle a davantage qu'elle  
 conçoit par les oreilles ses petits qu'elle rend et engendre par la bouche, qui  
 [166] est une très méchante et détestable condition pour les hommes que, ce qu'ils  
 ont ouï et conçu de leurs oreilles ils y ajoutent et l'aggravent plus fort et ce  
 qui est mauvais et ord de soi, par y mettre du leur en toutes sortes rendent plus  
 mauvais et plus ord. Par quoi votre prince fait très bien, de tollir, ainsi que  
 [169] j'ai entendu, et faire mourir telles gens. J'estime, ce dis-je alors, que vous  
 parlez de ces flattereaux abuseurs, car il les poursuit toujours en jugement à  
 punition et mort honteuse — Oui, dit-il, c'est d'eux que je parle, car leur  
 [168] méchante lâcheté est la destruction des hommes et notre loi commande qu'on  
 ne fasse déplaisir à personne, ni par fait ni par dit. Or bien vous ai-je voulu  
 dire ceci en peu de mots afin que vous entendiez que par notre Loi toutes choses  
 sont dressées à ce qui est droit et juste et qu'il ne se trouve en la Sainte Écriture  
 chose qui soit indécemment faite ou à la volée par une impétuosité d'esprit,

mais plutôt à cette fin que par toute notre vie et en toutes nos opérations  
 [169 ?] nous nous maintenions doux, justes et raisonnables envers toutes gens, ne  
 mettant jamais en oubli le Seigneur Dieu ».

[170] Donc me sembla qu'il avait très bien parlé des viandes et des bêtes et ser-  
 pents immondes et que tout ce propos tendait à justice et bon gouvernement  
 des hommes. Outre plus, il devisa fort des oblations des veaux, bœufs et  
 boucs, comment c'est qu'on les prend et choisit aux troupeaux pour sacrifier  
 à Dieu bêtes privées et non bêtes sauvages et cruelles, afin que ceux qui font  
 le service divin et sacrifiant les bêtes ne s'élèvent de courage, estimant quelque  
 chose de hautain de leurs personnes, mais, prenant pour exemple la douceur  
 des bêtes qu'ils sacrifient, ils parfissent le service et sacrifice en toute humilité  
 ayant leur pensée du tout ententive à Dieu. Je vous ai bien voulu mettre  
 [171] ceci par écrit comme étant bien digne de vous être raconté par le désir  
 qu'avez d'apprendre, afin que par ce peu de choses vous puissiez entendre la  
 majesté de toute la Loi et les raisons naturelles qu'on y peut contempler.  
 Je reviens maintenant à mon propos.

< Retour et réception à Alexandrie >

[172] Eléazar, après avoir, selon la coutume, fait le service divin, il choisit les  
 hommes qu'il doit envoyer vers le roi, et puis assemble force présents pour lui  
 envoyer avec lesquels il nous renvoie en paix et sûreté.

[173] Nous, venus à Alexandrie, sitôt que le roi fut averti de notre retour, on  
 nous fait entrer en sa salle, André et moi, où nous lui fîmes la révérence et  
 lui présentâmes les lettres d'Eléazar. Le roi fut joyeux de notre venue pour  
 ce qu'il estimait lui être advenu un grand bien d'avoir recouvré ces gens-ci  
 et être parvenu à son désir, commande que tous les autres, qui étaient là

[174] en grand nombre pour certaines affaires, sortent et fait entrer incontinent  
 [175] nos gens autrement que le monde n'eût estimé parce que c'est la mode du  
 pays que nuls messagers ou ambassadeurs viennent devant le roi ores qu'ils  
 soient revenus de certaines commissions où ils avaient été envoyés. Même  
 les ambassadeurs des rois et des grandes et excellentes villes n'ont le crédit  
 d'entrer en la salle avant le trentième jour et puis après on a égard à eux selon  
 la dignité et grandeur de ceux qui les ont envoyés. Ainsi le roi, ayant fait  
 sortir tous ceux dont il n'avait que faire autour de lui, se mit à promener  
 jusques à tant qu'ils fussent venus et lui eussent fait la révérence. Quand

[176] on les eut menés où était le roi et qu'ils se furent présentés devant lui tenant des  
 présents et peaux diverses dedans lesquelles était écrite la loi divine de lettres  
 d'or en langage hébraïque et s'entretenant ensemble d'une fort belle liaison  
 qui était chose merveilleuse à voir, le roi se tourna incontinent vers eux et,  
 ayant jeté sa vue sur eux et < après > les avoir bien regardés, il leur vint à  
 demander les livres. Après qu'ils eurent développé ces rouleaux et déployé

[177] ces peaux de parchemin, le roi demeura longtemps tout coi et par sept fois  
 faisant révérence dit : « Messieurs, je vous sais fort bon gré et vous remercie,

encore plus celui qui vous a envoyés mais, par dessus tout, je rends grâce à Dieu de qui sont ici les paroles.

- [178] Donc ces gens-ci et toute l'assistance commencèrent à lui applaudir par acclamations et lui-même se prit à jeter les larmes de joie, car la grande réjouissance et les hauts honneurs font aucunes fois sortir les larmes malgré soi.
- [179] Puis, leur ayant fait remettre les livres en leur point, les salua, disant : « Il était bien raisonnable que premièrement je fasse l'honneur aux livres pour l'honneur desquels je vous ai fait venir et puis après je vous tendisse la main, à cause de quoi je l'ai premièrement ainsi fait.
- [180] Or aurai-je doresnavant toute ma vie ce jour-ci en grand honneur et solennité auquel vous êtes arrivés vers moi et m'est advenu cet heur d'avoir gagné la bataille navale à l'encontre d'Antigonus. Par quoi je veux que vous fassiez aussi bonne chère avec moi aujourd'hui à mon festin ».
- [181] Incontinent il commanda que les princes et grands seigneurs y vinssent au rang desquels il me fit cet honneur de m'y faire asseoir et qu'on mît en vue toute la vaisselle et ce qui était léans de beau. Davantage il ordonne qu'on fasse accoutrer les logis pour ces gens fort bravement et au plus près du château et qu'on leur apprête un fort somptueux banquet.
- [182] Donc Nicanor, chef et premier des médecins, appelle Dorothee qui avait charge de telles choses et lui commande qu'en toute diligence il fasse dépêcher à un chacun ce qui leur faut selon que nécessité et honneur le requiert, car le roi avait mis cet ordre ainsi qu'on peut encore voir de présent que, autant qu'il y a de villes qui ont la charge de fournir vivres, soit de boire ou manger et lits à coucher, autant y ait de commissaires pour cet état à la suite du roi, gens qui ne soient pas fâcheux et, quand il en est besoin, qui fassent apprêter tout ce qu'il faut de bon cœur et joyeusement, ce qui a été fort bien exécuté envers ceux-ci, car Dorothee qui est homme fort propre à telles choses et libéral, ayant eu ce commandement de traiter ces gens-ci, il employa magnifiquement tout ce qu'il avait entre <les> mains et dont il avait jà fait provision pour telles affaires et, faisant tout honnêtement accoutrer et parer leur fit aussi dresser les lits et tables en la sorte que le roi l'avait commandé, car il avait ordonné que la moitié d'eux fût assise devant lui et les autres auprès de son siège, ne laissant rien arriere qui pût servir à les honorer.
- [184] Après qu'on eut commencé, le roi ordonne à Dorothee de servir ceux qui étaient venus de Judée de viandes telles qu'ils avaient accoutumé d'user et leur bailler largement tout ce qu'ils désireraient, fût pour faire oblations ou sacrifices ou autres vœux selon que cette nation a de coutume. Ceci fait avant toute œuvre, ils prient Eléazar, homme grave et d'autorité, le plus ancien de tous ceux qui étaient venus avec nous, de faire la bénédiction et
- [185] prière. Lui, qui était homme vénérable, se lève et dit : « Dieu te veuille remplir, Sire, de tous biens qu'il a créés et te maintenir en cet état, toi, la reine, tes enfants et tes amis pour tout le temps de la vie ». Comme il parlait encore,
- [186] on commence à plus fort et plus longuement applaudir avec exclamations

pleines de joie et réjouissance. Puis se mirent à faire bonne chère, étant servis fort joyeusement parce que les serviteurs, ainsi que Dorothée l'avait ordonné, taillaient gracieusement tout ce qu'il fallait : même les enfants du roi et ceux qui étaient élevés en plus grand honneur servaient.

<Le banquet>

- [187] Après que le temps fut venu de deviser, le roi vint à leur faire des questions l'un après l'autre ainsi qu'ils étaient assis par ordre selon leur âge et premièrement demanda à celui qui était assis au premier lieu comment il pourrait conserver toujours jusques à la fin son royaume en sauveté. Cestui, après
- [188] qu'il eut quelque peu songé, répondit : « Sire, vous pourrez maintenir votre royaume en bonne disposition si, en ensuivant en toutes choses la douceur de Dieu, *vous usez de patience et vertu d'endurer, élevant ceux qui le méritent et, ceux qui sont élevés, les retirez par courtoisie de mal à repentance* ».
- [189] Le roi, ayant loué cestui-là, demande à celui d'après comment il pourrait faire tout justement. Il répond que *s'il prend garde à soi en toutes choses* qu'il les fera toutes bien et s'il considère que tout sens et entendement vient de Dieu et que, mettant toujours la crainte de Dieu devant ses yeux, il ne faudra en rien.
- [190] Il laisse cestui-ci l'ayant fort loué et fait cette demande au troisième comment il pourrait avoir des amis qui lui ressemblassent. Lequel lui fait cette réponse : « *Ce sera, Sire, s'ils entendent une fois que vous avez beaucoup de soin et sollicitude de profit des peuples à vos sujets et que le fassiez considérant comme Dieu fait des biens du genre humain, leur donnant santé et de quoi vivre et autres choses en temps et lieu* ». Le roi porte pareil témoignage de cestui
- [191] que des autres et fait cette demande à son voisin *comment c'est qu'il pourrait acquérir bon bruit* en décision d'affaires et jugements et en punissant les défauts. Il répond : « *Si vous vous montrez équitable selon raison envers tous et que ne faites rien contre les forfaiteurs superbement ou en telle force que votre puissance se peut étendre* ».
- [192] Or gagnerez-vous bien ce point si vous prenez garde à la manière de faire de Dieu lequel octroie aux bons l'accomplissement de leurs désirs et à *ceux qui offensent il leur remontre ou par songes ou par effet ce qui leur est nuisible et ne bat les hommes selon leurs fautes ni tant qu'il pourrait bien faire, mais il les châtie usant de douceur et gracieuseté* ».
- [193] Ayant aussi loué cestui-ci, il demande après à l'autre *comment il serait invincible en guerre*. Lequel répond s'il ne *mettait point sa fiance aux armes ni à ses forces*, mais qu'il demandât aide à Dieu afin qu'il donne conseil de bien et justement se conduire.
- [194] Il trouve cette réponse bonne et demande après à l'autre *comment il pourrait être redouté de ses ennemis*. Et il répond : « Si vous faites bonne *provision d'armées et d'armes* et d'autre appareil de guerre, ce néanmoins vous gardiez le tout *quelque temps sans l'employer, comme s'il ne devait de rien servir avant que la mettre en besogne à bon escient*, car même Dieu, avant qu'il envoie l'effroi et la terreur de sa majesté, se donne quelque trêve et relâche, puis il fait tout son effort à

- effrayer les esprits». Le roi laisse encore cestui l'ayant loué et fait après
- [195] cette question à l'autre : *Quel est le plus grand bien qu'il sût avoir en sa vie. Il lui dit : « C'est de connaître que Dieu a la domination sur tous hommes mortels et qu'aux meilleures affaires nous ne conduisions le conseil de nous-mêmes parce que c'est Dieu qui domine tout et parachève et conduit à fin les actes de tous ».*
- [196] Ayant consenti à cestui-ci, il fait parler l'autre à son tour, lui demandant *comment il pourrait laisser à ses enfants le même état, gardant le tout sans être endommagé.* Il répond : « Si vous priez Dieu *incessamment de vous donner bon sens et avisement pour exécuter ce que doresnavant avez à faire et si vous commandez à vos enfants de ne s'élever et orgueillir pour la gloire ou pour les richesses, mais qu'ils estiment que Dieu leur départ toutes choses par sa bonté et de soi ils ne possèdent aucune chose* ».
- [197] Le roi approuve cestui et demande à l'autre *comment il pourrait endurer patiemment la bonne et mauvaise renommée.* Il répond : « Si vous venez vous-même à confiance que tous hommes sont créés de Dieu en telle condition que, *après qu'ils auront été travaillés de grands maux, ils reçoivent aussi des biens* et que n'est celui qui puisse éviter ce changement et vicissitude, car il faut implorer Dieu qu'il donne paix et tranquillité ».
- [198] Il approuve pareillement cestui-ci et dit que tous ont bien répondu. « Et mais que j'aie, dit-il, interrogé encore un qui reste, je laisserai ces propos pour le présent, afin que nous remettions à faire bonne chère et passions le demeurant du jour joyeusement. Puis, les six jours qui viendront ci-après, nous apprendrons ce que nous laissons maintenant ».
- [199] Après ce, il demande à ce personnage *quelle est la fin de force.* Il répond : « C'est quand aucun entreprend affaires *ou il pourrait avoir du danger, s'il prend bon conseil et, en ce faisant, il vient à fin de son attente, car si vous conseillez bien et sagement, Dieu accomplira tout* ».
- [200] Donc chacun se prend à applaudir, faisant déclamations à la louange de ce personnage. Et le roi, se tournant vers les philosophes dont il y avait bon nombre, « Je pense, dit-il, que ces gens-ci sont excellents en vertu et bien entendus d'avoir si proprement répondu à telles questions faites sur le champ, commençant tous leurs propos par Dieu ».
- [201] A cela vint répondre Ménédème Erétricien philosophe. « Vraiment, Sire, puisque l'homme est un œuvre divin, ce que montre évidemment la fabrique et facture de tout le monde, il s'ensuit bien qu'il doit par raison déduire et entamer son propos par Dieu, prenant de lui le commencement de sa vertu et bien parler ».
- [202] Le roi ayant à ce consenti, ils se mettent tous à faire bonne chère et font durer le festin jusqu'à la nuit en grande réjouissance. Le lendemain on
- [203] dresse les tables en tel ordre et fait-on le festin. Quand il fut temps convenable pour faire les questions, le roi interrogea ceux qui tenaient le rang après les autres qui, le jour de devant, avaient dit leur avis, car il commença par
- [204] l'onzième parce que les dix avaient répondu le jour précédent. Ainsi chacun se tut et le roi fit la demande *par quels moyens il pourrait garder et conserver ses*

- [205] *richesses*. L'homme demeura quelque peu à répondre cependant qu'il pense à la question. Puis il dit : « *Si vous ne faites rien qui soit méchant ou indigne de votre règne et ne faites dépense en choses vaines et de nul profit et si vous vous montrez bénin et débonnaire à vos sujets, car Dieu lequel il faut ensuivre est celui qui donne et départ les biens* ».
- [206] Quand celui-ci se fut tu, il commande à l'autre de parler et dire *quand c'est qu'il porterait honneur et vérité*. A quoi il répondit : « *Si vous venez à connaître combien grand déshonneur apportent les mensonges à tous hommes ; encore donnent-ils plus grande note aux rois, car, puisqu'ils ont telle puissance qu'ils peuvent venir à chef de ce qu'ils veulent, pourquoi mentiront-ils ? Aussi devez-vous considérer, Sire, que Dieu est amateur de vérité !* ».
- [207] Le roi loue semblablement celui-ci et, regardant l'autre d'après, lui demande *quelle est la discipline de sagesse*. Il répond : « *Tout ainsi que vous devez, Sire, être savant et expert et abondant en tous biens, vous gardiez aussi cette façon envers vos sujets ores qu'ils soient délinquants, en admonestant doucement et gracieusement les grands et principaux personnages, car Dieu nourrit et entretient tout le monde par douceur* ».
- [208] Accordant à cestui-ci son dire, il demande à l'autre *comment c'est qu'il serait doux et bénin*. Il répond : « *Si vous considérez combien de temps les hommes mettent à venir, à être nourris et entretenus, à cause de quoi il ne les faut punir à la légère ne les blâmer. Davantage, si vous pensez à part vous combien la vie humaine est incessamment tourmentée de peines et douleurs, en entendant toutes ces choses, vous vous tournerez sans point de faute à miséricorde, car Dieu est aussi miséricordieux* ».
- [209] Approuvant encore cestui-ci, il suit le rang et demande qu'est ce qu'il faut *plus observer à un roi*. « *C'est, dit celui qu'il interrogeait, soi garder d'être corrompu par dons et présents et veiller la plupart de sa vie à entretenir justice sur tout et acquérir amis de telle sorte car Dieu aime les justes* ».
- [210] Consentant à cestui : « *Apprenez-moi, dit-il au suivant, quelle est la force de piété*. C'est, répondit-il, *connaître que Dieu besogne toujours et voit toutes choses et que nul ne se peut cacher de lui, faisant quelque mal ou méchanceté*. Et tout ainsi que Dieu fait du bien à tout le monde, si vous le voulez imiter, jamais vous ne faudrez ».
- [211] Louant fort cestui-ci, il proposa cette question à l'autre : « *Quel est le moyen de régner* » ? Il répond : « *C'est de bien se gouverner soi-même, et, étant élevé en biens et honneurs, ne souhaiter rien trop hautain ou indécet. Si vous faites votre compte que tout ce que vous avez, c'est comme si vous n'aviez rien, car Dieu est bénin et, n'ayant de rien faite, ce que vous devez considérer selon les facultés humaines et n'appéter beaucoup de choses pour impérer* ».
- [212] Il loue cestui, puis il fait parler l'autre, lui demandant comment il *pourrait élire ce qui est très bon*. Il répond : « *Si vous vous proposez toujours choses justes et estimez que c'est une chose inique que perte de la vie et que Dieu apprête toujours aux gens de bien de très beaux biens* ».
- [213] Ayant loué aussi cestui, il demande à son voisin *comment il pourrait dormir*

- coitement sans rêver* : « Vous demandez, dit-il, une chose difficile pour ce que *nous ne saurions empêcher 'es rêveries* qui troublent l'esprit, mais sans raison le sens nous mène par telles manières de choses qui ont coutume d'advenir et que
- [214] nous voyons, car, il nous semble aucunes fois que la mer nous emporte ou que la passons en navire, maintenant aller en marchandise, maintenant voler en haut à tour des ailes, changer de place et autres choses semblables dont il n'est rien.
- [215] Pareillement, si nous désirons quelque chose, cela nous trouble l'esprit ordinairement en dormant. Par quoi, Sire, quoi que vous fassiez ou désiriez, *je suis d'avis que votre intention s'adresse à piété afin que par votre garde vous soyez de tous côtés environné de vertus et que n'étant déraisonnément alléché par plaisir désordonné en vous confiant en votre grandeur et puissance, vous ne tollissiez justice et équité, car quand l'homme repose, la chose à quoi il a le plus pensé en veillant lui revient en pensée et songe. Mais pour ce que toute votre étude et opération s'adresse à toutes choses très belles et honnêtes, soit en veillant ou dormant, vous êtes pour cela toujours en tranquillité* ».
- [217] Ayant loué cestui, il dit à l'autre : « Puisque c'est à vous à parler le dixième, mais que vous ayez répondu nous nous remettrons à banqueter et lui demande : « *Comment ne ferons-nous rien qui soit indigne* » ?
- [218] Il répond : « Si vous avisez bien que c'est qui vous est séant et que vous pouvez en aucune chose, afin que rien ne nous échappe *qui soit dérogeant à votre dignité* soit en fait ou en dit, connaissant que vos sujets parlent ordinairement ou pensent de vous. Aussi vous m'épargnez point les hypo-
- [219] crites et dissimulateurs qui peuvent conjecturer votre pensée selon que changez de visage et pour cet avisement-là ils ne font chose qui vaille, mais apertement pour ce que Dieu vous donne, avec la grande dignité et la grâce, avoir beauté et élégance de mœurs ».
- [220] Donc le roi montrant grand signe de réjouissance laisse aller ses gens se reposer. Le lendemain, suivant l'édit du roi, ils se trouvèrent au festin lequel fut apprêté selon l'ordre qui avait été par avant gardé. Et quand le roi vit
- [221] qu'il était déjà temps de deviser, il propose au premier de ceux qui n'avaient encore point été interrogés cette question : « *Qu'est ce qui est très difficile en un roi* » ?
- [222] « C'est, dit-il, *savoir bien impérer à soi-même* et n'être mené par ses affections, car les hommes sont de cette nature qu'ils ont toujours leur fantaisie encline à quelque chose, de sorte que plusieurs sont attirés à boire et à gourmander et
- [223] aux plaisirs désordonnés à quoi s'adonne principalement le menu peuple. Au regard des rois leur soin et étude est d'assujettir des peuples à soi pour y avoir grand gloire, mais c'est une belle chose de se mesurer en tout et se contenir en l'état que Dieu a baillé. Autrement ne désirez point choses défendues et qu'on ne doit souhaiter ».
- [224] Ayant approuvé cette opinion, il demande à celui d'après *comment il ne porterait envie à personne*. L'autre prend la parole et dit : « Si vous avisez à *cela que Dieu départit aux rois honneur et gloire, richesses et grandeur et que nul ne lui peut impérer*

car jà soit qu'aucun désire être participant de telle gloire, si n'y peut-il toute-fois advenir, car c'est un don de Dieu».

- [225] Il loue fort ce personnage, puis il demande à l'autre *comment il contemnerait ses ennemis*. Il répond : « Si vous vous rendez doux et bénin envers tout le monde, n'ayant égard à l'affection et à l'amitié d'aucun. Quant est d'avoir la grâce de tous, c'est un très grand bien que Dieu donne».
- [226] Il consent à cestui, puis fait parler l'autre, lui demandant *comment sa gloire et honneur lui dureront à toujours*. Il répond : « Si vous excellez en gracieuseté et amour et vous montrez magnifique envers les autres, jamais la gloire ne vous délaissera pour laquelle avoir il faut toujours la demander à Dieu».
- [227] Ayant loué cestui, il prie son voisin de lui répondre à *quels gens il faut porter honneur*. « Toutes gens estiment, répondit-il, qu'il le faut porter à ceux que nous aimons singulièrement. Quant à moi, je pense qu'on doit user gracieusement de libéralité et d'honneur envers ceux principalement qui s'étudient à nous imiter et faire comme nous, afin de les induire par ce moyen à choses qui leur soient honnêtes et utiles. Or convient-il prier Dieu qui régit et domine nos cœurs d'accomplir en nous telles choses».
- [228] Après avoir appuyé son dire, il demande au sixième à *quelles gens on doit gratifier et complaire*. Lequel répond : « A nos pères et mères avant tout, car Dieu a grandement commandé d'honorer père et mère, jugeant par là que nous devons mettre les amis au second rang, lesquels sont appelés semblables d'esprit. Au regard de vous, vous faites très bien de gagner l'amour d'un chacun».
- [229] Il interroge après celui qui suivait : « *Qu'est-ce qui est plus digne que la beauté* » ? C'est, répond-il *piété, car elle est même une beauté excellente* et sa puissance est la charité qui est un don de Dieu, laquelle vous avez en votre possession, comprenant en icelle tous biens».
- [230] Ayant fort bien reçu et *approuvé* la réponse de cestui, il demande à l'autre *comment on remettrait sus la gloire perdue*. Il lui dit qu'il ne se pourrait pas faire qu'il tombât en cela puisqu'il était bénin et gracieux à tout le monde, ce qui fait acquérir l'amour et bonne affection. Outre plus le grand apprêt d'armées que vous
- [231] avez vous donne grande assurance. Mais s'il y en a aucuns qui y tombent, ils se doivent abstenir des choses par lesquelles ils sont hors de grâce et de là en avant ils se gouvernent bien et justement, entretenant l'amour des gens, car c'est un don de Dieu que bien faire».
- [232] Cestui satisfait au roi par cette réponse, puis en vint à demander à l'autre *comment on vivrait sans tristesse*. Il répond : « Si vous n'offensez personne et faites plaisir à tous, gardant à chacun justice ; par icelle on recueille ces fruits ici de plaisir et liesse, mais on doit prier Dieu que les choses qui adviennent outre
- [233] notre opinion ne nous donnent point d'ennui comme sont morts, maladies, fâcheries et telles autres choses, mais de vous qui êtes bon vers Dieu cela ne vous adviendra jà».
- [234] Le roi affirmant que cestui avait bien répondu interroge le dixième *que c'est qui est le plus principal et plus requis en gloire et honneur*. « C'est, dit-il, honorer Dieu non point par sacrifices, mais par pureté d'esprit et par bonne foi suivre sa

*volonté, ce que vous exécutez bien, tenant cela ferme en votre cœur que quelque chose que fassiez ou veuillez faire vienne à la connaissance de tous».*

- [235] Le roi les ayant tous loués, il les salue encore plus haut et clair ainsi que tout le monde et les philosophes principalement les approuvaient, car ils étaient excellents en faits et en dits comme ceux *qui commençaient tous leurs propos en parlant de Dieu*. Peu après le roi se remit à faire bonne chère.
- [236] Le jour en suivant, les tables furent mises et couvertes comme devant et ils s'assirent. Donc, le roi, étant l'opportunité venue de deviser, s'adressa à ceux qui suivaient les autres qui avaient répondu le jour précédent, demandant au premier *si prudence se peut enseigner et apprendre*. « C'est, répond-il, *une grâce de l'esprit procédente de la puissance divine pour prendre le bien et refuser le contraire* ».
- [237] Le roi confessa qu'il avait bien dit, puis il demande à son voisin *qu'est-ce qui sert le plus à la santé*. « C'est, dit-il, *la prudence, laquelle n'advient à personne si Dieu ne lui a préparé le cœur et l'esprit* ».
- [238] Ayant loué cestui, il demande à l'autre *par quels moyens on pourrait rendre aux pères et mères le plaisir ainsi qu'ils le méritent*. Il répond : « *Si en rien vous ne leur donnez ennui ; mais nul ne peut faire cela, si Dieu qui est le guide de notre connaissance ne dispose notre cœur à toutes choses honnêtes* ». Il consent à cestui,
- [239] puis demande à son suivant *comment il serait convoiteux d'ouïr*. Il répond : « *Si vous estimez que la connaissance de chacune chose vous sert afin que, en faisant comparaison de ce que vous avez ouï aux choses présentes, vous choisissiez ce qui vous semblera être plus convenable. Mais il faut requérir Dieu qu'il nous y aide pour ce que la perfection de toutes nos œuvres vient de lui* ».
- [240] Ayant approuvé cette réponse, il demande à l'autre *comment il ne ferait rien contre les lois*. Il répond : « *Si vous connaissiez que Dieu le législateur a donné l'esprit et entendement aux hommes pour bien se gouverner, vous suivrez les lois* ».
- [241] Ayant approuvé cestui, il demande à l'autre *quel profit on a de connaissance*. Il répond : « *Si nous venons à estimer les accidents et nous y arrêter, nous serons fort fâchés et troublés en adversité ou selon la grandeur de l'ennui que portent nos parents, mais en prospérité nous prenons gloire et honneur . . .*
- [242] *ou fils traitent bien leurs affaires ensemble et qu'ils s'entretiennent fort bien liés, de sorte que plus grande félicité on ne puisse souhaiter. Mais il faut prier Dieu de <faire> prospérer tout* ». Ayant reçu cette réponse, il de-
- [243] mande à l'autre *comment il serait sans crainte*. Il répond : « *Si votre esprit ne se sentant coupable d'aucun méfait ensuit Dieu lequel tourne à bien toutes nos délibérations* ».
- [244] Il loue cestui, puis demande à l'autre *comment il aurait toujours promptement bon avis*. Il répond « *Si vous considérez toujours les infortunes des hommes, pourpensant à part vous quels changements des choses Dieu envoie, comment c'est qu'il élève les uns de gloire et honneur, les autres il ruine tout couverts de calamités et vitupères* ».
- [245] Le roi affirma que cestui avait bien dit et fit parler l'autre d'après lui deman-

dant comment il ne serait point distrait par paresse ou par volupté. « Cela vous est, dit-il, bien aisé, vu que vous tenez un grand royaume dont il vous vient tant d'affaires que vous n'avez pas le loisir de divertir votre esprit à autre chose. Par quoi il vous faut vaquer à cette sollicitude et prier Dieu que vous ne laissiez rien passer qui appartienne à votre état ».

[246] Le roi ayant loué cestui demande au dixième comment il connaîtrait ceux qui le trompent. Il répond : « Si vous prenez garde de quelle liberté chacun use envers vous, s'il a toujours eu cette contenance ou maintien en saluant ou étant salué et en toutes façons de faire et n'omettez rien de ce que l'amitié requiert par les affections ou autres manières de voir et de gouvernement ».

[247] Donc le roi les appelant tous par leur nom les loue fort, puis après chacun se met à se réjouir.

[248] Le jour suivant, le roi, prenant le temps et opportunité au festin vint à demander à celui qui suivait quelle est la plus grande négligence. « C'est, dit-il, quand un homme est mal soigneux de ses enfants et ne leur apprend rien, car, si nous venons à faire vœux et prières à Dieu, ce ne doit être seulement pour nous, mais aussi pour nos enfants, afin que Dieu leur doint bien à planté et leur départe du savoir et de la prudence, car cela vient de Dieu ».

[249] Affirmant que cestui avait bien dit, il demande à l'autre comment il habiterait et honorerait son pays. Il répond : « Si vous vous persuadez que c'est une très bonne chose de vivre et mourir chez soi et que faire voyages hors de son pays est une folie apportant aux riches blâme et déshonneur comme s'ils en étaient chassés par quelque mal. Par quoi vous gagnerez ce point en faisant du bien à toutes gens de bien, car en toutes choses Dieu vous en donnera la grâce ».

[250] Ayant ouï cette réponse, il demande à l'autre comment on se doit accommoder à sa femme. Il répond : « Les femmes sont bien de telle nature qu'elles présument beaucoup de soi et sont âpres et ordonnées à suivre leur affection et par ainsi aisées à faillir et trébucher par leur imprudence et faible complexion. Mais il nous en faut servir pour notre santé et profit qu'en pouvons tirer et ne leur doit-on être adversaire par contrariété

[251] d'opinion, car il faut régler sa vie à quelque fin et ainsi que font les gouverneurs de navires, avoir notre entente à quelque signe, lesquelles choses comme toutes autres se gouvernent par l'ordonnance de Dieu ».

[252] Accordant le dire de cestui <il> demande à son voisin comment il ne soit point déçu. Il répond : « Si vous continuez, Sire, de ne croire point aux détracteurs en conduisant chacune chose par raison, mais, ainsi que vous êtes homme d'excellent esprit, discernant les dits et faits, si vous achevez vos besognes dressées et menées par certain jugement et assuré, jamais vous ne serez déçu comme vous demandez. Mais d'entendre bien telles choses et bien gouverner, c'est un ouvrage de la puissance divine ».

[253] Le roi trouve bonnes ses raisons, puis interroge l'autre comment il ne serait point colère ou dépit. Il répond : « Si vous considérez que celui en qui pend la vie de tous, s'il fait aucune chose par colère, il fait mourir beaucoup de gens, ce qui est piteuse chose et dangereuse de faire perdre la vie à plusieurs pour régner. Mais puisque

[254] tout le monde vous comblaît et obéit, pourquoi vous devez-vous courroucer ?

Il faut aussi que vous sachiez que Dieu gouverne tout le monde étant exempt de tout courroux, lequel il est nécessaire que vous imitez ».

- [255] Le roi, disant que cestui avait bien répondu, demande à son suivant *qu'est ce que bien conseiller et aviser*. « C'est bien faire toutes choses par discours de raison pour certaine fin prétendue et rejeter ce qui est inutile et contraire à raison, afin que, notre esprit discourant par chacune chose, nous parvenions à ce que nous prétendions en bien conseillant. Mais tout conseil est très ferme et assuré par la vertu de Dieu, à vous principalement qui exercez les œuvres de piété ».
- [256] Le roi applaudit à cestui, puis demande à l'autre *qu'est-ce de philosopher*. « C'est, dit-il bien et proprement rendant raison parler de chacune chose mise en avant et ne se laisser transporter de ses appétits, mépriser toutes choses folles et vaines, qui procèdent coutumièrement des cupidités et se conduire par certaine mesure à parfaire les choses opportunes, auquel état, afin de parvenir, il faut requérir Dieu ».
- [257] Il approuve cestui et demande à celui d'après *quelle est la récompense d'hospitalité*. Il répond : « Si étant équitable à tous, vous rendez ce qu'avez reçu amplement augmenté comme par grande usure de sorte qu'il semble que vous surpassiez tout chacun en hospitalité, car Dieu élève fort les petits et aime ceux qui s'abaissent ».
- [258] Le roi porta témoignage qu'il avait bien dit, puis demande à l'autre *qui sont les œuvres qui durent*. « C'est, dit-il, quand aucun parachève choses grandes et dignes de vénération de sorte que ceux qui les regardent s'abstiennent d'y toucher pour leur beauté et excellence et qu'il ne laisse derrière nul de ceux qui savent enrichir toutes choses et n'y emploie personne à les accomplir sans leur donner les choses requises à leur usage, car Dieu qui voit tout donne aux hommes force
- [259] biens, leur baillant santé, le sens et les autres choses semblables. Par quoi vous devez, en faisant le semblable, donner aux pauvres souffreteux et qui endurent mal relâchance de leurs maux et repos, car telles choses demeurent à jamais, lesquelles prennent leur perfection de justice ».
- [260] Le roi, assurant que cestui avait bien parlé, demande au dizième, *quel est le fruit de sagesse*. Il répond : « C'est ne se sentir fâché d'aucun mal et passer sa vie en vérité, car de ces choses s'engendre grand joie et recreation d'esprit. Sire
- [261] aussi vous serez accompagné de très bonnes espérances en régnant selon Dieu ».
- [262] Ces propos ouïs, tout le monde les approuva fort et leur applaudit. De là le roi, plein de grand joie, retourna à banqueter. Le lendemain, quand ils se furent tous assis à table à leur manière accoutumée et que le temps fut venu de deviser, le roi vint à faire ses questions à ceux qui restaient, demandant
- [263] au premier *comment une personne ne s'élèverait point en orgueil*. Il répond : « En gardant égalité et en toutes choses pensant à soi-même, considérant en son esprit comment l'homme a prééminence sur les hommes et comment Dieu anéantit les orgueilleux et, au contraire, élève les humbles doux et gracieux ».
- [264] Ayant loué cestui, il fait parler le suivant, lui demandant *de quelles gens il se faudrait servir en conseil* : « De ceux-là, dit-il, qui se sont trouvés en beaucoup

*d'affaires et vous portent grande affection, aussi vous ressemblent de mœurs et conditions. Quant est de connaître ceux qui en sont dignes, la clarté de Dieu le démontre».*

- [265] Il loue cestui et demande à l'autre : « Qu'est ce qui est le plus nécessaire à un roi » ? C'est, répond-il, *l'amour et la grâce des sujets pour tant que par ce moyen on fait un lien d'amitié qui ne se peut dénouer ni rompre, car Dieu mène à fin les choses qui se font par bonne élection».*
- [266] Le roi ayant accordé à cestui sa raison interroge celui d'après *quelle est la fin d'une harangue et oraison.* Il répond : « C'est, *quand on a mis en termes ce dont on doit parler, tirer son adversaire à son opinion, remontrant que le contraire n'est ni bon ni utile ; en ce faisant, sans encourir nulle offense, il viendra à la fin de son attente avec grande louange. Mais la persuasion se dresse et dispose par l'œuvre de Dieu».*
- [267] Le roi porta témoignage qu'il avait bien dit. Puis il demanda à un autre *comment il se pourrait accommoder à plusieurs peuples étant en son royaume.* Il répond : « Si vous distribuez à chacun ce qu'il appartient et suivez justice pour guide ainsi que vous faites et Dieu vous donnera la grâce de discerner ce qui sera bon et droit».
- [268] Le roi caressa cestui-ci, puis demanda l'autre *de quoi doit-on être marri.* Il répond : « *Des adversités de ses amis quand nous voyons qu'elles sont pour durer et qu'ils n'en peuvent échapper ou qu'elles leur donnent tant de maux qu'ils en viennent à mourir, car en tels accidents il n'y a nulle raison qui vous puisse garantir de tristesse. Aussi où il n'y a point d'espérance et qu'on ne trouve remède qui y serve tout le monde se contriste, mais d'éviter mal totalement, cela appartient à la puissance divine».*
- [269] Le roi, ayant porté témoignage qu'il avait répondu comme, il fallait, passe outre et demande à un autre *pourquoi un homme perd sa gloire et réputation.* « C'est, répondit-il, *quand il devient âpre et aigre par un orgueil qui le mène, alors il perd sa gloire et, au lieu d'icelle, il acquiert vitupère, car Dieu qui donne et tient en sa puissance toute gloire, il la tourne et fait incliner où il lui plaît ».*
- [270] Ayant loué cestui, il prie l'autre de lui enseigner à *quelles gens il se doit fier de sa personne.* « A ceux, dit-il, *qui sont si bien affectionnés envers vous que par crainte ou par convoitise ou par gain on ne les puisse émouvoir. Quant au signe d'amour et affection, il s'aperçoit qu'à grand peine et y faut du temps beaucoup pour l'observer, car qui met son entente aux richesses il est traître de nature. Mais Dieu vous a pourvu de si bon conseil et avisement que vous n'avez autour de vous que gens qui vous aiment».*
- [271] Le roi, disant que cestui avait sagement parlé, demande à un autre *qu'est-ce qui conserve un royaume.* Il répond : « C'est être soigneux et prendre garde de près que ceux à qui vous donnez charges ou gouvernements ne fassent des maux ou oppression de peuple. Ce que vous saurez bien faire parce que Dieu vous a donné très bon entendement ».
- [272] Il loue cestui, puis, suivant l'ordre, il demande à l'autre *par quel moyen se garde la grâce et l'honneur.* « Par vertu, répond-il, *car c'est elle qui donne perfection à toute œuvre et met le mal sous les pieds, tout ainsi que vous montrez envers tous une excellente bonté, ce que vous avez du don de Dieu».*

- [273] Le roi prit fort bien cette réponse, puis il demanda à l'onzième, pour ce qu'il en eût resté deux outre les soixante-dix, *comment il se pourrait maintenir en guerre de courage pacifique*. Il répond : « Si vous avez *cette fantaisie que vos capitaines ne font nulle faute*, mais bien ont entre eux un débat et contention à qui se portera plus vertueusement parce qu'ils ont imprimé en leur esprit une certaine expérience que *vous aurez leurs affaires en recommandation s'il advenait qu'ils perdissent la vie*. Quant à vous, rien ne vous donnera tristesse en bien dis-
- [274] posant toutes choses selon le don de Dieu, qui vous fait la grâce de vous conduire sagement ».
- Donc le roi, les ayant tous caressés, se mit à faire joyeuse chère, et buvant à un chacun, se réjouit longuement.
- [275] Quand vint au septième jour, le festin fut apprêté encore plus magnifiquement parce qu'il s'y trouva plus grand nombre des ambassades des cités et, quand l'heure fut venue de deviser, le roi, se tournant vers ceux qui n'avaient encore point répondu, il demanda au premier *comment il saurait bien raisonner*.
- [276] Il répond : « *Si vous pensez et pesez à part vous les propos qui ont été tenus et par qui et de quoi chacun a parlé et que longtemps vous cherchiez en votre esprit par plusieurs façons la chose dont il est question, car le bon entendement pour discerner chacune chose tel que vous avez, Sire, c'est un beau don de Dieu* ».
- [277] Le roi, ayant bien reçu cette réponse, demande à l'autre *pourquoi c'est que la plupart des gens ne parviennent point à vertu*. « C'est, répond-il, *pour ce que nature a fait les gens de telle sorte qu'ils sont intempérants et enclins aux voluptés*, dont est engendrée injustice et le comble d'avarice. Mais l'état de vertu étant situé
- [278] en haut lieu empêche et déchasse ceux qui sont adonnés aux voluptés, car elle veut qu'on porte révérence à magnanimité et justice principalement, lesquelles c'est Dieu qui les amène et donne ».
- [279] Le roi, affirmant que cestui avait très bien dit, demande à l'autre : « *Que faut-il que les rois suivent principalement* » ? Ce sont, dit-il, les lois *afin de dresser et régir la vie* des hommes par justes opérations ainsi que vous avez très bien su faire, dont vous avez acquis tel renom qu'on parlera de vous à jamais, ayant suivi les commandements de Dieu ».
- [280] Le roi loue cestui, puis demande au séquent *qui sont ceux qu'on doit pourvoir des offices*. « Ceux, dit-il, *qui haïssent les choses mauvaises et ensuivent nos affections et qui font toujours bonnes choses pour acquérir gloire et honneur*, étant menés et attirés par la douceur de louange. Donc, Sire, vous gagnerez pour certain ce point-ci pour ce que Dieu nous a donné la couronne de justice ».
- [281] Le roi, ayant approuvé le dit de cestui tout haut, se tourne à l'autre et lui demande : « *Quelles gens doit-on élire pour capitaines* » ? « Ceux, répond-il, *qui sont excellents, de bon cœur et justice, et qui aiment plus cher la vie des hommes que la victoire toute pleine de sang*, car Dieu se montre bon envers tous, à qui ressemblez en faisant du bien à vos sujets ».
- [282] Le roi loue la réponse de cestui, puis demande : « *Quel homme est-ce qui*

*mérite d'être en admiration* » ? Il répond : « C'est celui quiconque ayant grand gloire, grand savoir et puissance, néanmoins se montre de cœur et affection égal à tous, ainsi que vous même, vous montrant tel, êtes à tous admirable car Dieu vous induit à y prendre garde ».

[283] Le roi, s'accordant à son dire, va demander à un autre à *quelles choses les rois doivent employer plus de temps*. Il répond : « A connaître les beaux faits et à lire les livres qui parlent d'œuvres excellents et chercher tous les enseignements qui sont écrits pour conserver les royaumes et redresser les mœurs et conditions des hommes, ce que vous, parce que le faites d'affection et que Dieu fait aussi prospérer vos entreprises, vous avez acquis une gloire qui surpasse toutes les autres ».

[284] Le roi caresse cestui, puis demande à un autre : « *Que faut-il faire étant de loisir afin de ne s'appareiller d'oisiveté* ». « Il faut, répond-il, considérer avec grande diligence tout ce qui vient à la fantaisie et mettre devant ses yeux une certaine forme et portrait de la vie, puis considérer par quel moyen et vertu chacunes choses ont

[285] été parfaites, car en ceci on peut apprendre et y avoir de l'honneur pour ce qui souvent en bien petites choses apparaît quelque chose de beau qu'on peut élire ; au regard de vous, puisque Dieu vous donne de tous biens à suffisance vous aimez et chérissez toute honnêteté à cause de l'étude de philosophie ».

[286] Le roi extolla fort celui-ci de paroles, puis demanda au neuvième comment on doit passer le temps aux convives. « Il faut pour cela, dit-il, appeler gens anxieux d'apprendre et qui puissent bien parler des affaires du royaume et raconter les vies des princes, car vous ne trouverez rien plus plaisant ni de plus grande récréation pour

[287] autant qu'eux, étant instruits et munis de toutes belles choses à enseigner ils honorent Dieu, ce que vous savez très bien faire parce que Dieu vous fait tant prospérer ».

[288] Le roi, ayant approuvé son dire, interroge un autre, lequel vaudrait mieux au pays de faire leur roi d'une personne privée ou de suivre et entretenir un roi issu de roi. Il répond : « Ce qui est le plus décent et convenable selon le naturel du pays, car, s'il est ainsi que les rois issus de rois semblent aux sujets être rudes, d'autant

[289] plus ceux qui de petit lieu et personnes privées sont élevés à cette grandeur, pour ce qu'ils ont eux-mêmes enduré de la pauvreté et durs travaux, ils deviennent plus âpres et cruels que les tyrans malheureux en dominant sur leurs sujets par une

[290] manière de force. Mais, comme j'ai dit ci-dessus, c'est bien le meilleur que de suivre la coutume du pays et la commune institution a très grande puissance pour régner, ainsi que vous, Sire, par ce moyen vous avez domination sur les grands, car vous excellez et surpassez les autres non point tant pour la gloire, l'empire et les richesses que tenez, que vous faites par douceur et bonté dont vous attirez tout chacun par la grâce que Dieu vous en donne ».

[291] Le roi s'arrêta quelque temps à cestui, puis retournant au dernier « Répondez-moi, dit-il, qui est la meilleure chose en un règne » ? « C'est, répond-il, d'entretenir toujours son peuple en paix et, touchant le fait des procès, faire bonne et brève

[292] justice. Un prince le peut très bien faire quand il hait les mauvais, aimant les bons, et fait grande estime de sauver la vie d'un homme, ainsi que vous, Sire,

vous estimez être grande méchanceté de tuer un homme et, modérant tout par justice, vous enrichissez vos beaux faits de gloire qui durera à jamais pour tant que Dieu vous a donné un esprit délivré de mal et exempt de tout reproche».

[293] Ces propos finis, il s'élève un grand bruit des applaudissements qui se faisaient et par bon espace de temps tout fut rempli de joie et de réjouissance.

*Le bruit cesse par la salle. Le roi, prenant un grand hanap plein de vin, but à ceux qui avaient répondu aux questions et à toute l'assistance, puis commença à parler*

[294] en cette sorte : « *Par votre venue et présence, il m'est advenu de très grands biens, car vos réponses m'ont apporté beaucoup de profit et d'enseignements pour régner* ».

Après cela il leur ordonna à chacun trois talents d'argent et un serviteur pour le servir, ce que tout le monde trouva fort bon et avec applaudissements se mirent tous à se reposer et faire grand chère, même le roi tout le premier s'était abandonné à toute gaîté.

[295] J'ai tenu long propos de cette matière, o Philocrates, pour la grande affection que j'ai à gens si sages, car je m'émerveillais fort d'eux que savaient sur le champ si bien et si à propos répondre à ces questions, attendu même

[296] qu'elles avaient été cherchées par longue méditation et que celui qui les mettait en avant y songeait beaucoup sur une chacune avant que la proposer. Et eux ils rendaient les réponses ainsi sur le champ tant convenantes et tant bien à propos comme s'ils en eussent longtemps consulté ensemble. Par quoi ils ont semblé et à moi et aux autres assistants, principalement aux philosophes, être dignes d'admiration.

Or penserai-je bien que ceux qui..

[297] - [300] (Lacune).

[301] Trois jours après que ces choses furent faites, Démétrius conduisit ces personnages à l'île de la mer et, après avoir passé une levée de sept stades, il passa outre le port et, de là, allant vers le quartier qui tire à septentrion, il vint au lieu préparé pour leur assemblée. C'était une maison assise sur le rivage, fort bien parée et hors de tout bruit, où toutes choses requises à l'usage de la vie étaient disposées en très bel ordre. Là il les enhorte de besogner à

[302] l'interprétation. *Or ces gens-ci conférant ensemble et disputant chacun point, ils venaient à faire une chose consonante et accordante. Puis, quand ils avaient ainsi consenti d'un commun accord, ils baillaient à garder à Démétrius ce qui*

[303] semblait être le mieux et plus élégant. Or durait cette assemblée qu'ils tenaient et leur dispute jusqu'à neuf heures du jour. Après cela ils allaient se

[304] traiter, car, comme j'ai dit ci-dessus, on leur fournissait tout fort somptueusement et tout ce que le roi faisait chacun jour apprêter, Dorothee, qui avait cette charge mettait diligence de leur en fournir de même : outre ce, ils allaient tous les jours voir la cour et, après avoir fait la révérence au roi, ils se retiraient aux lieux accoutumés. Et ainsi que c'est la façon *des Juifs, après avoir lavé*

[305] *leurs mains en la mer, ils faisaient leurs prières à Dieu. De là s'en allaient lire et besogner à l'interprétation.*

- [306] Je m'enquis d'eux d'une chose : pourquoi ils lavaient premièrement leurs mains quand ils faisaient vœux et prières. A cette question, ils me remontrèrent que ce leur était un témoignage et avertissement de ne faire point de mal mais en leurs œuvres se gouverner selon Dieu et saintement parce qu'elles se font toutes avec les mains, en rappelant très bien chacune choses à justice
- [307] et vertu. Donc ces personnages-ci étant traités ainsi en un lieu de silence et repos, avec ce trouvant grand plaisir partout et magnificence, dépêchèrent l'œuvre proposée et advint comme s'ils eussent fait tout à espreu et délibéré entre eux *qu'en soixante et douze jours cette interprétation de l'Écriture fut parachevée.*
- [308] Le tout ainsi bien parfait, Démétrius assembla toute la multitude des Juifs au même lieu où avait été dépêchée l'interprétation et leur remontra tout le fait touchant ces excellents interprètes auxquels tout ce dit peuple rendit grâces et louanges comme à gens étant cause de très grands biens. Puis ils
- [309] portèrent révérence à Démétrius, le priant de vouloir encore laisser cette interprétation entre les mains de leurs princes jusques à tant qu'ils eussent bien considéré la composition d'icelle.
- [310] Par quoi, quand on vint à faire revue de la Loi, les plus anciens des interprètes étant ici présents et les ambassadeurs des villes et les chefs des communautés firent obstestations à tous qu'il n'y avait rien qui ne fût bien et saintement interprété et que tout se porterait bien s'il demeurait en cette sorte et que rien n'y fût changé.
- [311] Comme chacun eut approuvé ces propos et applaudi à leur demande, Démétrius commanda qu'on jetât imprécations et mauditions sur ceux qui attenteraient d'ajouter ou changer ou transférer et ôter ou effacer aucune chose de tout ce qui était écrit.
- [Après qu'ils eurent très bien expédié ceci, il les adjura de garder à toujours cette interprétation de la Loi afin qu'elle durât à jamais. Quand ils eurent fait eux-mêmes pareils souhaits et serments avec joyeux applaudissements, il vint au roi lui gratifier grandement de ce qu'il avait si bien exécuté la charge qu'il lui avait commise et la lui rendit accomplie].
- [312] Donc le roi, après s'être curieusement enquis et avoir soigneusement entendu le tout, s'émerveillant grandement du sens et entendement du législateur, vint à dire à Démétrius comment se pouvait faire vu que ces écrits-ci étaient tels et si parfaits, que nul des historiens ni poètes n'en avait pris et ne s'en était aidé.
- [313] A quoi, il répondit que c'était tant par la révérence de la Loi ainsi instituée que pour ce que Dieu l'avait prohibé et défendu, car aucuns qui avaient été si hardis de l'entreprendre ayant été battus de la vengeance divine, ont été contraints de s'en désister.
- [314] Outre ce, il testifia avoir entendu que Théopompus, à raison qu'il avait transféré en son histoire quelques points secrets de la Loi, avait été troublé en son esprit l'espace de trente jours, lequel ayant par intervalle relâchance de son mal, quand il eut fait sa requête à Dieu, il lui fut clairement démontré

- [315] par songe en dormant que cela lui était advenu parce que, pervertissant les choses divines, il avait entrepris de les divulguer.
- [316] J'ai bien aussi trouvé dedans les œuvres de Théodectes, celui qui a composé des tragédies, qu'il perdit la vue pour ce qu'il avait voulu transférer en ses poésies aucunes choses prises dedans tels livres et, quand il eut aperçu la cause de son aveuglement qu'il pria Dieu quelques jours durant et ainsi recouvra la vue.

<Le départ des traducteurs>

- [317] Donc le roi, faisant bon serment que c'était très bien, dit à Démétrius, l'adjura et expressément lui commanda de mettre grand soin et sollicitude, à faire bien serrer ces livres et les garder d'être maculés ou souillés en nulle sorte.
- [318] Puis, s'adressant aux interprètes et leur tenant fort bons propos, les exhorta de le venir voir encore ci-après quand ils seront de retour en Judée, « car c'est bien la raison, dit-il, qu'ils soient honnêtement conduits pour le présent et ramenés en leurs maisons et, s'ils reviennent, je leur promets que je les tiendrai au rang de mes amis et davantage leur ferai par honneur de grands présents ».
- [319] Sur cela, il commande qu'on fasse incontinent les apprêts pour leur retour, usant envers eux de magnificence telle qu'il appartenait, car il leur donna à chacun trois belles robes longues, en outre il leur bailla deux talents d'or et un grand vase fort beau, pesant un talent et tout ce qu'il faut à bien parer
- [320] un logis ; puis il envoya à Eléazar dix lits soutenus sur pieds d'argent avec tout ce qui est requis pour les accoutrer à l'honneur, davantage trente autres talents, dix robes longues, des draps de pourpre, une belle couronne et bien pesante, des tuniques de bysse jusques au nombre de cent, des phiales et bassins et deux grands hanaps d'or à faire les libations.
- [321] Puis aux lettres qu'il écrivait lui remontra que, si aucun de ces personnages avait volonté de revenir vers lui, il ne l'en empêchât, car, comme il fit grand compte de la fréquentation des gens savants, à les recouvrer il exposait ses richesses, y faisant une grande dépense et non à choses folles et vaines comme font les prodigues.

<Epilogue>

- [322] Or avez-vous, mon frère Philocrate, le présent que je vous avais promis, à la lecture duquel je pense que vous prendrez sans point de faute plus de plaisir que ne ferez à courir les livres de fables et romans, vu que vous exercez principalement votre esprit et entendement à l'exercice des beaux faits où vous employez le plus de temps. Par quoi je mettrai dorénavant peine de vous écrire toutes choses dignes, afin d'émouvoir entre nous deux un combat pour l'amour des choses belles et excellentes. A Dieu.

Fin du livre de Aristeas, des soixante et douze interprètes de la loi hébraïque.

Telle est cette traduction, libre mais fouillée et consciencieuse. Le manuscrit est une copie, non un original, comme le prouvent certaines ditto-graphies.

L'erreur qui se trouve dans l'énumération des traducteurs de la septième tribu et de la huitième tribu est la même que dans la traduction de Paradin et a la même source. Notre traduction contient, comme l'autre, le sixième nom des traducteurs de la quatrième tribu omis dans les manuscrits grecs, Sachus, ce qui confirme leur parenté de source.

Je signalerai dans la seconde partie de [311] une véritable addition ; manquant dans le texte grec. Est-elle une invention du traducteur anonyme, ou a-t-il eu sous les yeux un manuscrit perdu ? En tout cas l'addition que j'ai mise entre crochets n'a rien de choquant ni d'invraisemblable, bien au contraire, et mériterait d'être authentique.

Léon HERRMANN.